

Bricolages Sonores, Artisanat & Atelier

Beaucoup avec pas grand-chose

L'équipe des gars du rang du fond

Dans les écoles de musiques, de la vie ou celles avec des carnets de notes, j'ai toujours appartenu à l'équipe des gars du rang du fond. Je n'avais rien contre, c'était juste pas fait pour moi. Discrètement, j'ai obtenu mon baccalauréat, mais je n'ai pas réussi à résoudre l'équation suivante : diplôme = marché de l'emploi + famille – (prêts + maison) + 5 semaines de congés payés – (une deuxième Renault Espace + des réductions d'assurances) + un discours politique - (un jardin avec un toboggan + une belle-mère + un chien * 2 chats) = projet.

Sans autre raison que celle d'une intuition, j'ai décidé de faire mes gammes en chemin : une guitare, deux accords simples, des rudiments d'informatique musical, un groupe de Punk, Ska, Rap et pleins de concerts pour pas un rond. Les saisons ont défilé et je ne me suis jamais reconnu dans « la musique ça sert à s'exprimer », « à tenir des propos engagés » ou « faire des trucs de culturel ». Non. Faire de la musique m'envoyait sur la route des aventures, des rencontres, des situations à résoudre, des défis à dépasser et me faisait sentir sous mes doigts : « Cela semble toujours impossible, jusqu'à ce qu'on le fasse¹ ».

Je crois qu'un peu tout dans les trucs de la vie est une histoire de faire des expériences : amoureuses, de causeries sur la plage, de pannes sèches, de constructions qui s'écroulent, de longues heures d'attente dans un train au milieu de nulle part, d'un oiseau aux pattes roses qui se pose sur une mer de sel dans le désert, d'un nid qui tombe de l'arbre, de rencontres dans un bus... Un peu comme un artisan ou un sculpteur, la vie nous façonne doucement (ou brutalement) au fil des choses que nous traversons.

Je crois que je fais des trucs d'atelier depuis tout ce temps car même sans avoir intellectualisé la chose, je sentais que c'était l'endroit parfait pour vivre d'autres sortes d'expériences pour moi comme pour ceux qui viennent. Mon intuition me soufflait que l'Atelier serait une source de richesse humaine, de rencontres improbables et formerait des moments des plus prometteurs. J'entendais à droite à gauche, les Ateliers c'est un truc « d'animation socioculturelle », « d'éducation populaire », « d'intervention artistique », « d'éducation » tout court, de « social », de « pédagogique », du « Culturel » ou encore de « l'Art Thérapie » En somme, la très longue liste des mots qui font bien écrits en gros et soulignés dans un dossier de subvention. Mais à l'écoute de ces vérités, je me disais « mouais... », simplement car ce n'était pas vraiment ce que je vivais en atelier.

Ouvrir des endroits

Au fil des années, j'ai croisé toute sorte de gens en atelier. Ecoles (maternelle au lycée), centres éducatifs, lieux d'animation, structures médicales, espace public, foyer en tout genre... En fait des jeunes, des tous petits, des ados, adultes, vieux, des calmes, des turbulents, des grands, des petits, des malades, des sacrément mal barrés dans la vie, des drogués, des demandeurs d'asile, des fils à papa, des branleurs, des citoyens, des fils d'agriculteurs, des étudiants, des musiciens... Au fil des ateliers, ma façon de les conduire s'est radicalement transformée. Du modèle traditionnel du « projet » avec ses objectifs, son public, ses moyens et une pédagogie adaptée, j'ai évolué vers une manière assez éloignée

¹ Phrase prononcée par Nelson MANDELA à sa sortie de prison.

de voir et de construire les choses. Peut-être mon passé de « gars du rang du fond », mon évolution de travail personnelle ou le fait que je m’y retrouvais pas du tout dans ce mode d’intervention artistico-pédago-socialo-thérapeutique-animateur. Je me suis demandé, si je vire tout, au fond comment j’aurai envie de conduire un atelier ? J’avais envie de retrouver une sorte de sincérité, de partir de l’humain et non plus du projet. J’avais envie de débarquer dans la salle en disant :

« Salut tout le monde, je suis Anton. Je suis un peu con sur les bords, plutôt mal poli et pas du tout politiquement correct. Je fais des trucs de contrebasse, de musiques électro-acoustiques et du bricolage sonore ou de mots en tout genre. J’en ai rien à foutre de qui vous êtes, de comment on vous a présenté les choses ou de ce que vous attendez de moi. J’aime juste les gens et passer du temps avec eux. Dans mon sac, j’ai plein d’outils, de sons, de compétences, de jeux avec les mots, de savoir-faire, des trucs et des machins : je pose tout sur la table, vous posez aussi tout ce que vous avez sur la table. Allez venez, on fait un truc ! ».

S’il est sûr que ça aurait un effet des plus désastreux dans un dossier de subvention, ça avait le mérite de me rapprocher de ce que je suis, et à travers ça, j’en suis convaincu des autres. Ça m’a trotté dans la tête quelque temps, puis un jour j’ai débarqué dans un nouvel atelier ainsi. Le groupe de jeunes et les encadrants ont été pour le moins stupéfaits. Silence. J’ai pris des trucs posés sur la table, j’ai fabriqué une petite musique en 2 min et j’ai posé un texte dessus peu consensuel. A la fin de ma petite présentation, je lis dans leur regard quelque chose genre « mais c’est quoi ça ? ». Les mois qui ont suivi ont été d’une richesse incroyable en terme de productions et de rencontres humaine entre moi et les jeunes. En fait, cette entrée en atelier m’a permis de faire place nette. D’ouvrir l’espace, de créer un décalage, de poser la première pierre d’un endroit où au fond tout est possible.

Curieusement, un espace aussi s’est ouvert en moi. Si je peux bricoler avec pas grand-chose un endroit comme celui-là : qu’est-ce que je peux ouvrir d’autre ? Par exemple, je trouve que la frontière entre Art et Artisanat est floue. Je me sens beaucoup plus proche d’une certaine démarche artisanale que des milieux artistiques. Que ce soit quand je bricole une musique, produit un album, monte sur scène, en atelier ou en formation.

Bricoler des trucs

Je trouve que le terme de « bricolage » a plutôt une mauvaise image dans les représentations collectives, comme associé à un travail d’amateur, un manque de technicité, de science ou de savoirs. D’un côté les professionnels et les experts qui savent et de l’autre, les bricoleurs qui bricolent. J’ai récemment acheté et retapé une maison des années 20 et aider quelques amis à en faire de même chez eux. A la base, je n’ai jamais effectué de travail manuel et je pensais même être peu adroit en la matière. Au final les choses se sont faites, à grands coups d’entre-aides, de recherches et de copains. On est tous arrivés aux mêmes conclusions : la différence entre un professionnel et nous, c’est qu’on va faire à peu près la même chose, mais on va prendre beaucoup plus de temps et on va devoir faire pas mal de recherches et d’essais. C’est sûr. Mais ce faisant, on va économiser des milliers voir des dizaines de milliers d’euros (des idées économiquement pas viables pour nos bourses le deviennent) et on va acquérir et apprendre de nombreuses et nouvelles compétences, qu’en plus on se partagera.

Couture et pointillisme

Je vais même aller beaucoup plus loin. Musicalement, le bricolage m'a permis de résoudre des problèmes que j'avais, d'innover dans une direction que je n'avais vraiment pas vu venir, de créer des textures nouvelles et au fond de façonner une couleur musicale personnelle et unique. J'avais par exemple un problème avec le violoncelle. J'adore cet instrument, sa texture et sa couleur mais je ne sais pas en jouer alors que j'en entends souvent dans mes compositions. Trois choix s'offrent à moi : soit en commencer l'apprentissage : pas vraiment le temps, ni l'envie. Ou écrire les thèmes et payer un violoncelliste pour qu'il vienne me les jouer : franchement c'est pas du tout adapté à ma manière de travailler, ni à ma bourse, ni aux réalités économiques des productions qu'on me demande ou dont j'ai besoin. Ou utiliser un VSTi (programme informatique virtuel qui reproduit le son d'un violoncelle par échantillonnage ou synthèse) : bof encore, je n'en ai jamais entendu un sonner comme je le voulais et j'aime pas du tout le rendu artificiel, froid et c'est souvent cher ou faut le pirater. Mais pas de soucis (au contraire même, un peu comme une énigme à résoudre !), j'ai le meilleur outil qui soit pour répondre à mon problème : le bricolage. J'ai récupéré un vieux violoncelle. J'ai procédé à de nombreux essais et je me suis arrêté sur une méthode : j'enregistre les notes une par une ou par petit groupe de 2 ou 3 si ça marche. Des attaques sèches, longues, des notes courtes, appuyées, des coups d'archets allers, retours... Bref, j'ai façonné au fil des mois une manière d'enregistrer des dizaines voire des centaines de notes isolées avec un choix de micros et de positionnements particuliers. Ensuite, je le remonte une par une en suivant le thème que je souhaite entendre. C'est un travail très minutieux et long qu'on pourrait rapprocher de la couture ! Je dois parfois adapter le thème aux réalités des prises et du rendu mais le résultat obtenu a largement comblé mes attentes : ce n'est pas du MIDI moche, c'est pas non plus un type qui joue, c'est quelque chose d'autre, une texture et une couleur personnelle qui me convient parfaitement. De plus, comme les notes sont toutes des objets audio séparés, je peux à l'envie leur appliqués des traitements numériques (reversement, filtrage, travail d'enveloppe ou effets divers et variés) qui ouvre encore les possibilités et le résultat obtenu ! Par le bricolage, je transite tranquillement d'une impasse à une étendue gigantesque des possibles.

Nature et recyclage

Je cherchais de nouvelles couleurs en matière de programmation rythmique. Les banques de sons Rap, électro ou acoustique comme les prises de batteries commençaient à me lasser. Mais en pensant « bricolage » et en observant la nature créer ses symphonies dans les jardins ou en croisant des objets en tout genre abandonnés dans nos rues ou nos poubelles, j'ai commencé à enregistrer des centaines de sons. Des feuilles mortes écrasées sous mes pieds, de brindilles que je craque, des allers et retours de râteau sur des graviers, de l'eau qui goutte depuis une gouttière, à taper sur des bassines au milieu d'un champ, frotter une brosse sur ma rappe à fromage, taper sur le toit de ma voiture, faire des maracas avec des boîtes de riz, faire tomber une caisse pleine de visses, récupérer les gobelets et touillettes dans des poubelles... A partir de cette matière première j'ai construit mes programmations rythmiques et les textures obtenues sont pour moi des plus pertinentes et encore une fois ouvre une étendue gigantesque de possibilités. Mais en terme de sens, il se dégage aussi beaucoup. Donner une seconde vie à des déchets ou autres objets abandonnés est quelque chose qui m'émeut. Au-delà des aspects néanmoins présents de recyclage et de gestion des déchets, il y a quelque chose de beau au geste qui donne une fonction esthétique à des déchets. Et mélanger des sons électroniques provenant de la technologie humaine avec des éléments de la nature, c'est comme une photographie sonore d'une harmonie homme - technologie – nature. En tout cas qu'une esthétique, une symbiose entre eux est possible. De plus, il est marrant je trouve de se dire que par l'esthétique et le bricolage, une économie est générée (concerts, spectacle, vente de disques) par nos déchets ou autres objets abandonnés. En

fait, quand Nelson a dit « cela semble toujours impossible, jusqu'à ce qu'on le fasse », c'était juste un sacré bricoleur !

Voici une correspondance avec un ami au Gabon qui m'a inspiré ce bricolage :

« 39 Septembre, dans la cité des corbeaux

Je n'aurais pas à mettre le pied à terre. C'est drôle le destin tout de même, il a suffi que je passe du navire d'acier rouillé à une tour de verre pour me retrouver immédiatement encerclé par les eaux. Un évènement biblique très courant dans la région et c'est même à quelques brasses que seraient nés les mythes aquatiques. Plus personne n'y fait attention, les vaches nagent comme des petits baigneurs avec les chiens et les rats. Je siffle du vin dans un bureau en attendant que le niveau baisse. On me raconte la vie d'ici dans un tintamarre de tambours et de cymbales : les enfants qui crient la faim, les hommes qui crient le sexe, les jeunes filles qui en ont toujours trop ou trop peu dans le ventre et les mères avec des mouvoirs dans les yeux. Comme partout, il n'y a guère que la teinte du voile qui change. Comme partout on s'arrange de tout ça avec deux bras et deux cuisses et on colle ce qui reste dans les cimetières et les temples. Du navire j'avais aperçu des dieux puissants aux corps bleutés, mais je n'ai trouvé que de vieilles pierres qui perdent leurs couleurs. Comme partout. J'ai bien peur qu'il n'y ait rien de plus sur ces terres que sur les autres. Il faudra que je m'y fasse un jour, il n'y a rien sur le sol qui ne soit déjà dans l'eau à part la poussière.

Mais il paraît qu'avec de la poussière et de la sueur tu fais des briques. Comment avance ta maison ?

Pook GAZSITY »

Et ma réponse :

« Mercredi, jour de rentrée

Je crois qu'avec de la sueur on ne fabriquera jamais que de la poussière. Mais entre les deux, pousse des maisons et la promesse de quelque chose de mieux. Tout est affaire de navigation entre un bout et un autre. Entre deux heures, deux boulots, deux femmes, deux maisons ou deux saisons. Tout comme ce déluge de travailleurs entassés à brailler au milieu des klaxons des bouchons du périph, gorgés d'employés tous bronzés et rouges de rage à piquer la place de l'autre dans une queue de poisson pour courir après la pendule des horaires et du pointage nécessaire aux traites de la voiture. Nous aussi, en quelque sorte, on a nos moussons. Je les contemple du rebord de ma fenêtre, au chaud sous mon café. Absorbé par ce tableau bruyant et crissant, je n'avais pas remarqué les nuages s'improviser une symphonie dans mon jardin avec les sons des rebonds des gouttes sur les flaques, sur les feuilles des rosiers, du platane, des pierres de la cour et les brindilles du laurier doucement assoupies dans l'herbe. La leçon d'harmonie aurait fait blêmir n'importe quel compositeur et la sérénité du dernier mouvement m'ont éclaté sur le coin de la gueule, l'évidence de la beauté des choses tapis dans l'ombre depuis toujours : il faut parfois contempler et prendre le temps de ne rien faire.

Anton »

Démarche artisanale

J'ai toujours imaginé l'atelier d'un artisan comme un endroit où il s'y passe à peu près tout : une pièce avec une petite devanture pour exposer, vendre son travail et rencontrer des clients. Un espace de production, peut-être un autre qui stocke les matières premières, les outils de fabrication, l'apprentis, les collègues, mais peut-être aussi où le client peut voir / intervenir sur la production en cours.... En tout cas, dans un même lieu est regroupé toutes les dimensions du travail de création, production, transmission, diffusion... Ce qui permet de créer des liens entre elles, et c'est à mon sens une condition essentielle pour créer, innover, inventer.

S'il existe probablement autant d'approches artisanales que d'artisans, j'ai observé chez certains d'entre eux, (dont ma grand-mère fine couturière de son état) un petit quelque chose de commun : une manière de travailler où la cohérence humaine est le centre des choses, un parti pris, une manière de faire et de penser :

- Un rapport au temps et à la vitesse : le temps d'un façonnage soigné est incompressible. La contrainte temps de fabrication existe néanmoins mais elle est un équilibre à trouver avec la qualité.
- Non division du travail & maîtrise des étapes de production : de l'idée, au choix des matières premières, à la réalisation jusqu'à la vente et le suivi.
- Sur-mesure : la production est réalisée, négociée et construite en fonction du besoin réel du client
- Les quantités sont adaptées au besoin réel à l'inverse des quantités en masse adaptées à réduire le coût unitaire de fabrication.
- La qualité est essentielle car la production est faite pour durer dans le temps
- Une recherche de cohérence entre le fond et forme : un équilibre entre l'utilitaire et l'esthétique est essentiel
- Le travail ancré en local : fournisseurs de matières premières, vente, achats des outils, le premier réseau économique est dans le territoire de production

En fait, on dirait que leur système d'évaluation (par opposition avec le monde industriel) n'est pas simplement organisé autour de critères comme les marges, dividendes, vitesse et quantité de production, démarchage de nouveaux clients (même si bien sûr il sont présents) mais contre balancer, équilibrer avec une envie de travail bien fait, de qualité et de répondre au mieux aux attentes de pourquoi on est venu les voir. On dirait une sorte de cohérence entre l'homme et son travail, le sens donné au travail n'est pas le même : il n'y a pas d'un côté le travail subit : avoir un travail rémunérateur car la vie prend son sens et s'illumine dans les centres commerciaux, les loisirs et le tourisme dans un pays exotique. Mais plutôt comme le prolongement de l'homme, de son bras, de sa tête, de ce qu'il est.

Il y a quelque chose pour moi de proche dans ma démarche musicale et celle de l'artisan : il faut des outils, des matières premières à transformer et l'envie de produire quelque chose.

Tout comme l'artisan ou le petit producteur, on peut choisir la démarche dans laquelle on développe son travail artistique. Pour moi, ce n'est pas parce qu'on effectue un travail artistique ou culturel qu'il est « naturellement bon », qu'il va de soi, qu'il est plein de grandeurs et de vertus pour l'homme et la société. On peut très bien produire et vendre de la musique, des ateliers, festivals ou autres projets culturels de la même manière qu'une paire de chaussures ou des médicaments. C'est un peu comme le jambon. On peut trouver un jambon « Bien Vu », premier prix pas cher, réalisé avec les déchets industriels et tout un tas d'ajouts chimiques pour masquer un peu tout ça et donner un aspect en apparence respectable. Le goût est un désastre et je ne parle pas de l'effet sur la santé. On a toute une gamme de jambons industriels de type « Herta ». Bon, là une qualité qui se veut supérieure mais néanmoins, l'idée est de faire au moins cher avec l'aspect le plus agréable. Les critères d'évaluations s'articulent tout de même entre quantité et bénéfices. On soigne le packaging pour que ça donne envie d'acheter en tête de gondole. Je n'aborde pas les conditions de travail des ouvriers et d'élevage des cochons... On peut aussi aller chez un artisan charcutier consciencieux, où gagner sa croute est une notion importante mais respecter la vie du cochon (pragmatiquement car elle donne du goût) et la qualité du façonnage, du plaisir que les gens vont prendre à la déguster est autant fondamentale.

Avec des amis musiciens, graphistes ou auteurs nous avons fondé un petit label d'édition : La Machine Folle. L'idée est d'expérimenter une activité de production (Objets disques, livres, visuels & hybrides) qui s'inscrirait dans une démarche proche de celle artisanale ou de petits producteurs de légumes. Il s'agit de construire notre modèle de production avec nos critères d'évaluation et de reprendre la maîtrise de l'ensemble de la chaîne de production de A à Z. On ne défend pas une ligne éditoriale ou une esthétique particulière mais on s'accorde pour produire et évaluer selon cette charte :

- Concevoir des objets jolis, originaux, innovants avec une cohérence entre le fond et la forme.
Entre qualité, coût et prix de vente
- Appréhender ces objets comme un travail et une recherche esthétiques à part entière
- Maîtriser l'ensemble des étapes de production : non division des tâches, du travail pour garder la cohérence mais aussi pour innover en construisant des liens entre création, conception, fabrication, diffusion, gestion, communication.
- Produire des quantités adaptées et sur mesure en fonction des projets (série de 100, promo adaptée...)
- Décider, négocier, fabriquer et diffuser dans un espace collectif : tous les acteurs d'un objet sont co-auteurs, négocient les contrats, les répartitions, les étapes d'assemblage, le travail de diffusion...
- Mettre en place des économies hybrides entre échange monétaire, troc, échange de temps, de compétences, de services, don et contre-don lors de la production. 10 % de chaque production est réservé pour les échanges non monétaire
- Développer des modes de diffusion différents (vente en ligne, marché, stand journée rencontre, soirée, magasin éphémère, festival en bar, chez l'habitant...)
- Afficher sur les objets les coûts de production et de répartition
- Favoriser le travail en local

Au-delà des éternels bilans qualitatifs et quantitatifs (quand ils sont vraiment fait ou que ce n'est pas des copier /coller), évaluer nos actions est complexe. Un jour, je discutais avec une amie qui avait participé à l'organisation et à la programmation d'un festival de « musiques actuelles ». On cause du festival qu'elle me décrit comme fantastique et je lui pose la question : « ... mais au fond, comment tu sais que ton festival c'était bien ? ». Sa réponse illustre bien de mon point de vue, le malaise sur ces questions. Son premier point est tourné autour de la fréquentation du public, en d'autres termes la quantité de gens (et de places d'entrées) que les gens ont acheté. Ils étaient quasi complets. Ensuite, elle parle de la qualité de la programmation, la qualité affectée au travail esthétique des mecs sur scène : un mélange de groupes en devenir et de têtes d'affiches. Ensuite, elle a observé une bonne ambiance dans le public et dans l'équipe des bénévoles. Les commerçants du village ont bien tourné et ils ont mis en place les gobelets en plastiques recyclables, les chiottes sèches et des stands pour aider les enfants pauvres qui meurent de maladies dans les pays pauvres où c'est la guerre. Encore une fois, j'ai une envie de dire « mouais... » (que je retiens).

Sans jeter la pierre à qui que ce soit, il est clair que ces questions d'évaluation de nos actions ne sont pas simples. Pour la Machine Folle, j'avais essayé de pousser un peu la réflexion sur l'épineuse question. L'idéal serait de pouvoir répondre et améliorer l'action / évaluation : quel développement humain (social, économique, esthétique, de sens, de production, de rapport à notre environnement...) ladite production et tout le processus qui l'a entourée as-t-elle engendrée ?

- Critères artistiques : qualité du travail esthétique, sa technicité, son caractère innovant...
- Production : manière dont elle est produite, la qualité de sa forme, rapport matériaux, écologie, travail en local
- Quantité des ventes / rentabilité / cachets engendrés
- Développement économique : économie plurielle, argent, troc, temps gratuit. Comment améliorer ce travail ?
- La qualité de l'espace collectif / réflexif qu'elle ouvre... ?
- Les nouveaux transferts qu'elle engendre : à l'interne dans l'équipe de production (est-ce que des compétences, savoirs et savoir-faire ont circulé lors de la production ?
- Est-ce que l'objet esthétique (Fond et Forme) a ouvert des espaces réflexifs (Conférence, rencontre, atelier, bord de scène...)
- Quels nouveaux modes de diffusion ont été expérimentés pour quel résultat ?
- Comment nos questionnements / expérimentations sont-ils partagés sur notre territoire ?
- Quels types de croisements de problématiques avec d'autres secteurs d'activité sur notre territoire ?
- Est-il possible d'organiser du co-voiturage avec les places vides du camion lors des concerts ?
- Quelles nouvelles formes de diffusion ont été mises en place pour quel résultat ?
- ...

L'Atelier

Entre rencontres humaines, bricolage et démarche artisanale se construit pour moi cette notion d'atelier. D'ailleurs, le terme « atelier » provient de « l'astelier » et désigne à l'origine le lieu où l'on travaille le bois et la zone jusqu'où les copeaux débités se dispersent. En anglais, « workshop » est composé de « work » (travail) et de « shop » (magasin, lieu aménagé pour le dépôt de matériaux). Atelier comme Workshop désignent un lieu où l'on travaille de la « matière ».

Quel que soit le nom ou la forme qu'on lui donne (atelier, formation, journée résidence, bord de scène...) ou même lors de travail avec d'autres artistes, j'y vois un principe commun :

- Dans un lieu (maison des jeunes, salle de spectacle, école, foyer, Mjc, local de répétition, la rue...)
- Un groupe (individus différents, compétences, attentes, envies, rapport aux choses différentes...)
- Se met en route pour travailler des matières (sons, textes, environnement sonore, notes...)
- Au moyen d'outils (logiciels, instruments de musiques ou virtuels, jeux d'écritures, micros...)
- Pour en produire quelque chose (chanson, pièce sonore, album, texte poétique, spectacle...)

Le résultat de ce travail sera diffusé soit de manière large (en live, album, mp3 sur internet...) soit de manière restreinte (au sein du groupe, juste dans le lieu d'accueil...).

Il existe à mon avis autant de manière de conduire un atelier que de gens qui décident de rentrer dedans. Au fil des ateliers et des différentes expérimentations que j'ai traversés, je me rends compte que ce qui me correspond s'articule toujours plus ou moins autour du schéma suivant.

Avant l'atelier & Notion de projet

Cette première étape qui correspondrait un peu à la phase conception de « projet » est très importante. Bien que j'ai développé au fil des années une désaffection viscérale avec cette notion et ce

mot de projet, comprendre, préparer et savoir où l'on va mettre les pieds est fondamental. Je raconte souvent cette petite anecdote à mes étudiants pour illustrer mon propos. Un jour, une structure m'appelle car des jeunes « difficiles » (enfin, ils ont des casquettes, boivent dans la rue et laissent trainer leurs cadavres de bouteilles un peu partout) posent problèmes (normal en même temps pour des jeunes à problème) et les riverains se plaignent. Du coup, ils souhaitent mettre en place des ateliers Rap (à cause des casquettes je présume...) car ils ont eu un appel à projet pour des ateliers. Je reste un peu pantois devant ce raisonnement : jeunes à casquettes + ateliers Rap = fin des beuveries dans la rue. J'avoue avoir retenu un rire (des demandes dans ce genre j'en ai reçu un paquet) et je ne sais pas si les acteurs de la structure étaient à ce point déconnectés de la réalité ou s'ils faisaient ce qu'on leur avait enseigné à l'école des projets. Quoi qu'il en soit, cette phase de négociation de la configuration et des enjeux de l'atelier est primordiale. Avant d'avancer plus loin sur ce point, je vais m'expliquer sur ma désaffection avec cette notion de projet. A la base, je n'ai rien contre et je suis convaincu que c'est un outil pertinent pour préparer une action mais comme tous les outils, il comporte aussi de nombreux travers qui je trouve sont très rarement posés sur la table.

C'est d'abord un outil profondément discriminant, un langage et une méthodologie administrative et sélective. J'ai rencontré nombres de très bons Artistes et / ou « Atelieristes² » qui faisaient sur le terrain ou dans leur travaux de chouettes choses. Mais complètement à l'ouest avec la maîtrise et la rédaction de projets, ils étaient peu visibles et avaient tendance à bien galérer. La pertinence qu'ils dégagent est complètement occultée car ils sont incapables de la conformer et de la traduire en projet. Peu importe à qui la faute (eux, l'école ou le projet), la conséquence est que des démarches intéressantes ont peu de visibilité ou de travail. A l'inverse, j'ai croisé des « Loups des dossiers » des beaux-rédacteurs, des types qui ont le verbe et la prose pour rédiger en peu de temps une belle vitrine avec la même grandiloquence qu'un final de Walt Disney. Eux sont plus visibles et plus financés, mais est-ce que leurs actions sont bien meilleures car un beau projet a été rédigé ?

Entre 2006 et 2008, je travaillais avec une maison de quartier située en « Zone Urbaine Sensible » à des ateliers sur l'espace publique, au pied des tours du quartier. On avait peu de jeunes et il ne se passait pas grand-chose. Je sens les animateurs qui nous accompagnaient un peu résignés et j'ai dû mal à comprendre les raisons d'une telle situation. Je vais rencontrer un des responsables qui m'explique un peu embarrassé et désabusé. Après les émeutes des banlieues de 2005, il a vu arriver des institutions tout un tas d'appels à projets et de financements pour des actions sur son quartier. Etait-ce la bonne configuration et la bonne manière de faire ? Peut-être mais avec ces crédits il pourrait mettre en place des actions sur son territoire et embaucher (notamment des gens du quartier). Ce qu'il a fait. Quand ils ont compris que cela ne fonctionnait que moyennement, il m'explique qu'il a peu de moyens, de temps pour l'analyse et l'évaluation de la situation. Donc soit il fait remonter le problème et répond à moins d'appel à projets, prend le temps de comprendre ce qui se passe mais dans ce cas, il va devoir licencier certaines de ses embauches (sans les financements des projets). Alors (et je peux le comprendre), il fait remonter des évaluations plutôt bonnes, empilent les appels à projets et maintient ses emplois. Et c'est assez curieux, car à cette époque, j'étais moi-même dans un fonctionnement similaire : dans mon association qui mettait en place de nombreux ateliers, je déposais une quantité de dossiers de financement de projets pour faire travailler tous les Atelieristes. J'étais plus ou moins conscient du phénomène mais c'était une chouette équipe de gens qui avant galéraient pour la plupart et empiler ces projets dans une vitesse toujours croissante permettait de leur assurer du travail et un salaire. J'ai poussé cette pratique jusqu'à pour moi son paradoxe : je surveillais tous les appels à projets

² Comme je ne trouve pas de termes qui me convient, bah j'invente le mien. Donc un atelieristes, c'est quelqu'un qui fait des trucs d'Atelier.

(privés, publiques, fondation, région, Etat, Europe...) et en fonction de leur thématique et de ce qu'ils souhaitent soutenir, je créais le besoin sur mon territoire. Je parlais non pas d'une observation ou d'une problématique réelle, mais je pars d'un appel à projet pour construire un projet. Je n'en suis pas très fier mais je doute sincèrement être le seul à avoir fait ça.

Je me suis aussi rendu compte que le projet pouvait être un outil de contrôle et je me suis retrouvé être un pantin au service de je ne sais trop quoi. Entre 2007 et 2008, je réponds à un appel à projet (FSE 10b) Européen : il fallait mettre en place un projet qui visait à « Favoriser l'insertion professionnelle de jeune femmes en difficultés ». Au-delà de la technicité extrême du montage du dossier, toutes les cases sont déjà prévues jusqu'au nombre de caractères minimum et maximum pour expliquer le pourquoi du comment. Il y a tel nombre de pages, d'étapes et de règles pré remplies et bordées qu'un cabinet d'expert extérieur doit accompagner et valider le montage du projet.

Sur le terrain, les ateliers se sont plutôt bien déroulés après de là à dire qu'il y a eu insertion professionnelle, les critères de l'évaluation et le temps de suivi ne sont pas suffisants et j'ai surtout eu la sensation d'être un gentil petit pantin qui a bien appris et récité sa leçon. Et pour me donner bonne conscience ou m'étouffer sous une médaille, je suis obligé de répondre à des journalistes qui me font un article de 2 pages dans une revue avec un portrait en gros et un sous-titre genre « Entrepreneur de l'année au service de l'emploi ». Je dois aussi participer à une sorte de colloque où je vante les mérites de mon action et donc du dispositif FSE 10b. 23000 euros et de belles affiches de communication, mais malgré une évaluation qualitative et quantitative, je ne peux franchement en aucun cas être certain de l'impact réel du projet.

Entre 2006 et 2008, j'effectue des ateliers dans un hôpital avec des adolescentes plutôt anorexiques ou boulimiques, tentatives de suicides et trucs comme ça. Le financeur que la structure d'accueil me présente est la Fondation McDonald's. L'ironie de la situation ne m'échappe pas et me fais sourire. Je négocie avec le président de la fondation qu'aucun logos ou symboles de McDonald's n'apparaîtra sur les albums ou les productions. Il est d'accord. Trois années d'ateliers se passent, la fondation ne demande aucun bilan, rien. Fin 2008, le directeur me demande de venir le voir pour faire le bilan des ateliers. J'y vais et il me reçoit dans le restaurant McDonald's du centre-ville. Au bout de 10 min d'entretien, deux journalistes débarquent me posent des questions en rafale, prennent quelques photos de moi (je suis complètement dépassé et abasourdi par la scène). Ils repartent quasiment aussi vite qu'ils sont arrivés. Le lendemain, j'ai mon portrait et le logo de McDonald's qui vante très loin de ce que je me rappelle avoir dit, les bienfaits de ces ateliers et le soutien inconditionnel de McDonald's pour ce type d'actions. Bref, la chaîne de restaurant connue pour sa bouffe dégueulasse vient de s'acheter une belle image. Et moi, on peut le dire, je passe pour un con.

Les publics

On est tous le public d'un autre. Coluche : on est toujours le con pour un autre.

Orange, Bouygues, Zara, Mc Donald's ont aussi des publics cibles. C'est-à-dire une catégorie de gens avec des comportements particuliers, des attentes particulières, des spécificités dont on va se servir pour créer toutes sortes de besoins, qu'on leur vendra et ainsi on fait des marges, dividendes...

Appréhender des groupes d'individus par des caractéristiques, des comportements auxquels on s'attend c'est affecter une identité au groupe qui dans une optique de mobilité (mentale, outils...) c'est déjà mal parti.

Au-delà, du fait d'employé le même vocabulaire, on emploie une démarche verticale commune : d'un côté il y a ceux qui savent ce qui est bon pour les autres et de l'autres, une sorte de masse d'individus,

un public cible que l'on va regarder sous l'angle de prétendues spécificités. C'est affecter des comportements des goûts... On fait rentrer les gens dans des cases, des stéréotypes, on leur affecte une identité, une caractéristique de comportements. Comme ça on a des cases, avec un plan, toute est bien rangé et on comprend ce qui se passe. C'est rassurant. On contrôle.

Regarder les gens sous cet angle présumé (même si c'est en partie vrai) c'est vraiment pas leur laissé beaucoup de point de départ. Comme si on avait qu'un type de comportements de spécificités. En atelier, la notion de décalage des représentations, de réinterprétation du champ des possibles, de l'autre, de soi... ça commence je pense par nous, intervenant, encadrant à appliquer cette idée.

Je pourrais développer des exemples comme ceux-là. Mon propos est de dire que cette phase de négociation de l'avant atelier est fondamentale. C'est à ce moment qu'on se met d'accord sur comment on va travailler, mais aussi comment on va restituer le travail produit, comment on va l'évaluer. J'essaie maintenant de cerner aussi au mieux les enjeux, les visions et les attentes des parties prenantes : structures, financeurs, encadrants, participants...

La production : fixer un cap

J'ai croisé de nombreux atelieristes et sur la question de la production, j'ai vu deux approches différentes. D'un côté ceux pour qui le résultat d'un atelier est moins important que ce qui s'y passe. Les acquis pendant l'atelier priment. De l'autre, ceux pour qui la qualité de la production est très important. Le profil des atelieristes de la première vision est plutôt sous l'influence de l'animation socio-culturelle. J'ai entendu la seconde vision plutôt dans les bouche de rappers pour qui la « prod » est essentielle. J'ai eu du mal à me situer au début puis avec la notion artisanale, cela m'a paru très clair. Non seulement, l'un ne va pas s'en l'autre, la production (comme par exemple pour un artisan une paire de chaussure sur mesure) est juste le point de départ. Dans les ateliers, je pars toujours de la production. Peu importe sa forme (Pièce sonore à partir d'objet du quotidien. Chanson française. Musique électronique. Instrumentale Rap. Pièce sonore sur la nature. Un album. Une bande son pour un film ou un spectacle...). Ainsi, je présente des formes possibles (j'essaie d'en montrer qui sortent de l'ordinaire) puis j'expose plus ou moins le « défi » suivant : nous avons x temps pour réaliser notre production puis la montrer. La notion de temps est essentielle car elle définit vers quel type de production (plus ou moins complexe) nous pouvons nous embarquer. Il s'agit pour moi de fixer un cap. Même si on n'y arrive pas, si on dévie vers autre chose, c'est pas grave, on se met en route. Un peu à l'image de Christophe Colomb : on se dirige vers les Indes en prenant une route nouvelle et au final l'arrivée en Amérique est une découverte majeure.

Montrer / Démo

Je commence toujours mes ateliers par montrer. Cela peut avoir plusieurs formes (je crée assez rapidement devant eux une musique, on va voir un spectacle ou encore ils viennent me voir sur scène...). Un peu comme dans règne animal, il s'agit d'un principe de transmission de base : d'abord montrer. L'idée est d'entrer en discussions, de donner un petit aperçu des possibilités, de partir de nos expériences, de donner envie, de démystifier l'activité de création, d'en montrer des mécanismes possibles : donner un aperçu global de la chaîne de l'idée jusqu'au produit fini. Cette phase est très importante car c'est souvent aussi le premier temps de rencontres entre moi et les participants, un peu comme le teaser d'un spectacle, c'est la première étape de communication à ne pas rater, c'est la première impression laissée qui durera peut-être jusqu'à la fin de l'atelier. J'essaie souvent à cette étape de montrer quelque chose d'inhabituel, de marquant, de drôle et un peu foutraque. Pour retenir leur

attention certes, mais aussi pour créer un décalage et faire place nette. J'essaie de transmettre le message suivant : « Attention à partir de maintenant, vos représentations, vos modèles vous les laisser au vestiaire. Y a plus de règles, tout est possible sans jugement. On va juste passer un bon et léger moment ensemble ».

Avec le temps, je me suis aussi rendu compte que cette présentation allait aussi avoir une influence conséquente sur les productions à venir. Par exemple, une démo très orientée sur le bricolage d'objets sonores pouvait facilement conduire à beaucoup d'objets sonores dans les créations. Ainsi, j'ai mis en place d'autres options. Par exemple, une présentation beaucoup plus hybride, un beat à partir d'objets du quotidien + je joue de la contrebasse + Nappe et synthé électro + texte Slam. Ou encore, j'effectue plusieurs démonstrations en début d'atelier tant qu'on est encore en phase de recherche (1^{ère} et 2^{ème} journée par exemple). Si la première est plutôt axée objets sonores le matin. J'en ferai une deuxième complètement électro-machines. Puis un troisième Slam Contrebasse minimaliste ou une juste basée sur la Sampling. Entre le tour de table où j'essaie d'évaluer les goûts, expériences et attentes des participants, mon expérience personnelle et une bonne dose d'intuition, je vais réajuster cette étape démo en direct, assez vite en fonction de comment je sens le groupe, un peu comme une improvisation, je vais réagir à l'instinct en fonction de ce que me renvoie les participants. A l'inverse, si je sens par exemple qu'une esthétique Prod d'instru Rap les fait bien réagir, je vais choisir (peut-être ou pas que dans un premier temps en tout cas) d'occulter tous les autres outils et matières sonores et me concentrer sur ceux-là. Par ce qu'au fond peu importe l'esthétique, la technique ou les outils choisis, c'est la rencontre en façonnant des productions qui compte.

Outils et matières

J'essaie de donner un cap dans mes ateliers, toujours sous la boussole d'un schéma que j'ai affiné avec les années et qui se dessine ainsi, une fois la rencontre effectuée, l'objectif de production et le délai fixé.

J'assume de leur raconter qu'au fond, fabriquer de la musique ou des textes, ce n'est pas très compliqué. Comme un artisan, on a simplement besoin de matière premières (banques de sons, objets sonores à enregistrer, notes de guitares...) et d'outils (instruments, jeux d'écriture, Vst, logiciel Audio...) qui vont nous permettre de transformer, assembler pour créer des liens entre les matières premières récoltées, et ainsi façonner tranquillement nos productions. Bien évidemment, cette manière de présenter les choses est adaptée à qui j'ai en face de moi. Par exemple, si j'ai des enfants je vais présenter les choses sous forme de jeux. Mais en règle générale, le groupe semble à ce moment un peu perdu. Et c'est tout naturel, c'est un peu comme s'il était au pied d'une montagne et que je leur demandais d'aller tout en haut. Alors il est évident que je vais les accompagner à avancer pas à pas dans leur ascension. Mais j'aime assez l'idée de les faire partir d'une situation qu'il trouve difficile et qu'au fond on va la résoudre avec une facilité déconcertante au fil de l'atelier. J'ai souvent eu des réticences et type « angoisse de la page blanche ». Et je ne manque jamais une occasion de taquiner cette idée qui semble dire que le génie du créateur lui est soufflé par quelque chose comme les astres et qu'ils sont partis en vacances ce jour-là. En fait, on est simplement des hommes et c'est la recherche de matières premières n'est pas faite ou insuffisante. Difficile dans ce cas de créer des liens entre elles, d'où la page blanche et d'où aussi l'importance du travail de recherche de matières premières.

Une fois cette étape passer, je sépare le groupe en petites unités de production de 2 ou 3 personnes. Ces petits groupes vont soit bosser sur leur production, soit sur un bout de la production commune. Après une présentation de quelques outils, je leur propose de travailler souvent aux travers de jeux (d'écriture, des Battle de Beat...) à expérimenter du façonnage. Je passe de groupe en groupe et les assiste aux cas par cas sur ce qu'ils sont en train d'essayer. Je leur dis de bien noter tous les

problèmes qu'ils rencontrent car on se retrouvera dans peu de temps en groupe entier et chacun exposera les difficultés rencontrées que le groupe va essayer de résoudre et s'il n'y arrive pas : je leur donnerai une solution. En début d'atelier on opère de nombreux aller-retours entre l'expérimentation en petit groupe et une réflexion collective.

Au fil des heures, je présente de nouveaux outils soit parce qu'ils en ont besoin dans la route qu'il emprunte soit pour leur ouvrir de nouvelles pistes. Et ainsi petit à petit, on illustre la petite maxime « *c'est en forgeant que l'on devient forgeron* ».

Pour moi, le principe est d'instaurer à la fois un aller-retour entre outils et matières mais aussi un aller-retour entre expérimentation individuel et résolution collective des problèmes. Je m'implique aussi personnellement dans leurs productions, je participe aux jeux que je mets en place. Par exemple, pour les jeux d'écriture, j'écris et lis mon texte comme tout le monde. Je monte sur scène avec eux. S'ils ont besoin par exemple d'un plan de contrebasse, je le réalise comme je le réaliserai dans mes productions personnelles. J'essaie de faire en sorte qu'il n'y ait pas d'un côté des sortes « d'élèves » et de l'autre un « professeur » qui sait et qui transmet verticalement du savoir. Non. On est un groupe d'individus avec des compétences différentes (c'est évident) mais on collabore. Et je ne peux pas prédire à l'avance qu'elles sont les bonnes compétences à transmettre, ni la direction que l'on va prendre, ni ce qui va se produire ou se transférer. Et pour avoir essayé de nombreuses configurations différentes et des plus verticales, c'est dans cette forme qu'il se passe mille fois plus de choses en terme de rencontre humaine, de transferts et de productions.

Restitution et autonomie

La dernière étape réside dans la restitution des productions et de montrer les processus qui les ont engendrés. Un peu comme un iceberg, les productions ne sont que la face visible : qu'est-ce qui s'est transformé dans cet atelier en plus des matières premières ? Faire écouter l'album produit, jouer le spectacle, faire des petites vidéos des pièces musicales... sont des formes directes de restitution. J'essaie aussi souvent d'organiser une rencontre après la restitution entre le groupe qui a produit et ceux qui sont venus voir. Assez naturellement, ils se mettent à raconter le chemin parcouru et à leur manière à transmettre les étapes par lesquelles ils sont passés. Certains d'entre eux ont par la suite eux même conduit des ateliers. Et c'est un point pour moi central : l'atelier s'ouvre puis se referme mais il peut faire naître d'autres ateliers. Un peu comme une graine qu'on met en terre, une plante poussera et à son tour sèmera des graines. En fin d'atelier, je laisse de nombreuses documentations, liens internet, dossier technique sur telle ou telle chose (je suis aussi en train de mettre l'accès en ligne sur mon site à toutes ces données) et je reste en contact par mail pour répondre à toutes questions qui pourrait leur venir. Et je prends un grand plaisir à y répondre, quand par exemple un an après, je reçois une question sur telle ou telle chose : un atelier est en train de s'ouvrir !

A quoi ça sert un Atelier ?

« La terre nous en apprend plus long sur nous que tous les livres. Parce qu'elle nous résiste. L'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle. Mais, pour l'atteindre, il lui faut un outil. Il lui faut un rabot, ou une charrue. Le paysan, dans son labour, arrache peu à peu quelques secrets à la nature, et la vérité qu'il en dégage est universelle. De même l'avion, l'outil des lignes aériennes, mêle l'homme à tous les vieux problèmes ».

³

J'ai été très surpris en tombant au hasard de mes lectures sur ce paragraphe. Il ne parle pas du tout d'atelier et pourtant Antoine de Saint-Exupéry vient là, de décrire avec brio, le principe qui pour moi se

³ Extrait de « Terre des hommes », d'Antoine de Saint-Exupéry

joue dans un atelier. Les matières que nous récoltons nous résistent et il va falloir les façonner, les transformer au moyens d'outils et petits à petit les assembler pour aboutir à notre production. C'est sur cette route, dans ce processus que des compétences circulent, des savoirs se transmettent, des sens se construisent, des représentations bougent... On évolue entre création, transmission, production, diffusion, rencontres humaines, représentations... Il n'est pas simplement artistique, pédagogique, social, socioculturel, thérapeutique... il est à la fois tout ça et son contraire : il est humain. C'est faire l'expérience d'une situation qui n'est pas découpée en cases, mais où on crée des liens, on construit, on évolue entre ces différentes dimensions. L'atelier ouvre un espace esthétique, d'expérience où une cohérence humaine de travail non sectorisé va pouvoir se développer, produisant ainsi à travers les matières travaillées, non seulement des formes concrètes (disques, spectacles...), mais aussi des sens, des compétences qui nous construisent et nous transforment.

Esthétique & réflexif

Pour moi, la musique existe dans l'espace entre celui qui la joue et celui qui l'écoute. Je me pose souvent la question de la « nature » de cet espace ? Un temps de divertissement ? Une vitrine pour un territoire ? Un temps de consommation d'un travail esthétique ? Un temps justifié par des notions que je n'ai toujours pas vraiment comprises comme la « démocratisation culturelle » ou la mise en valeur de la « diversité culturelle » ?

Un peu à l'image des clubs de Jazz du Paris au début du 20^{ème} siècle : d'abord perçus comme des lieux de la nuit, d'alcool, de sexe ou de provocation en tout genre, ils ont participé à l'émancipation de nombreux noirs américains, (Joséphine Baker, Sydney Bechet...). A travers ces clubs, ces musiciens ont pu y faire l'expérience d'une vie libre, bien loin de leur condition d'origine. Leurs « représentations » (comment ils étaient perçus ? Les perspectives qu'ils s'attribuaient ? Pouvoir acheter et se promener partout en ville. Bien gagner sa vie. Etre assis à la même table et au même niveau qu'un blanc...) ont été modifiées puis transmises sur le nouveau continent.

« [...] Ils ont vu des choses, connu la possibilité de vivre une autre vie et la possibilité d'être libres. Ce qui rend désormais inacceptable ce qu'ils ont connu avant [...]. Les clubs n'étaient pas que des lieux de spectacle, ni juste des lieux de rencontres et de drague. Ils font office de bibliothèque de prêt qui relie une communauté de noirs pas simplement à ce qui se passe en musique mais aussi à ce qui se passe au quotidien »⁴

Pour moi, un atelier peut ouvrir l'endroit parfait pour construire des sens (l'intelligible) par les sens (le sensible). Il permet de poser sur la table tout un tas de sujets qui ne sont pas simplement des trucs de techniques de création artistique mais beaucoup plus « généralistes », des choses de l'ordre de la vie de tous les jours. Enfant, mes parents avait instauré un rituel après le repas du soir. Chacun notre tour avec mes frères, nous devions rester avec l'un de nos parents pour essuyer la vaisselle. Ce faisant, nous causions de l'école, des choses du quotidien... Plus tard, mes parents m'ont expliqué que la vaisselle était aussi un prétexte, un moment de confidences, de causeries simples qui permettait de réguler tel ou tel problème, d'aborder tel ou tel sujet ou simplement d'avoir un temps privilégié d'échanges. Tout comme ce temps de vaisselle, l'atelier peut être un prétexte à tout un tas de choses.

⁴ Brent Edwards, « De Harlem à Montmartre »

Expérimenter une situation de bricolage

Il m'est arrivé à plusieurs reprises de construire des configurations avec peu de moyens, la nécessité faisant loi. Une fois, j'avais demandé aux participants d'apporter tout ce qui leur semblait bon pour fabriquer des musiques. En faisant l'inventaire de leurs outils, nous n'avions pas grand-chose : juste trois vieux ordinateurs portables. J'avais pleins d'outils dans mon sac, mais je décide ne rien sortir. Je me dis : « bon bah ok, on n'a pas grand-chose, on va essayer de faire avec. On va bien voir ce qui se passe ». Quand j'annonce que c'est tout ce qu'on aura, je sens chez les participants une sorte de déception, un quelque chose du genre « ça va être tout pourri nos trois jours ». Et c'est vrai qu'à ce moment-là, il était facile de penser ça. Donc, trois vieux ordinateurs avec micros et hauts parleurs intégrés. On télécharge sur Internet un logiciel de montage audio gratuit (enfin pour être exact, une version d'essai gratuite pour 30 jours). Et je leur dis de vider leurs poches et de tout poser sur la table : des clés, des pièces de monnaie, tickets de bus, paquet de chewing-gum... On part faire le tour de la structure et on récupère tout ce qui traîne : des gobelets et touillettes à café dans les poubelles, des pierres et brindilles dans la cour, élastiques, bouts de ficelles, crayons usagés et tout un tas d'objets dans le genre. Petit à petit et à grand coups d'expérimentation, on se met à sampler, transformer, enregistrer les sons produits par les objets, en les cassant, en les tapant les uns sur les autres, en tapant sur les tables... Par tâtonnage on se rend compte qu'une grande palette de sons est possible et qu'en plus on peut les transformer numériquement pour par exemple changer les notes et fabriquer une ligne de basse à partir d'élastiques ou de touillettes à gobelets qui vibrent sur un bord de table. On se prend tous au jeu du défi, on retourne « à la chasse » d'autres objets (on avait appelé ça ainsi) qui traînent en fonction des besoins rencontrés dans les pièces et surtout qu'avec les expérimentations qu'on mène, on comprend de mieux en mieux comment utiliser tels ou tels objets. Les trois jours passent à une vitesse incroyable, et le dernier jour, on écoute à la suite les pièces sonores ainsi façonnées. A la fin des écoutes, le silence règne. Je les fais réagir et il en ressort qu'à la fois on est tous émus à la fois des résultats, du chemin parcouru, et du bon moment passé ensemble. On a pu construire à partir de pas grand-chose des jolis choses tout en sur ces matières sonores comme sur nous apprenant (même moi, j'étais je pensais sincèrement pas que ces objets ouvriraient une telle palette de sons et je ne manquerai pas de m'en rappeler dans mes productions futures). De contraintes, de peu d'outils, au fond avec pas grand-chose, on avait fait beaucoup. C'est la dernière discussion que nous avons eue : en fait, ce principe que nous venions de toucher du doigt ensemble, était une démarche que l'on peut reproduire dans beaucoup d'autre situation dans la vie en générale.

- Permet de faire à partir de pas grand-chose
- Recyclage déchets, objets abandonnés + Quotidien (poésie là-dedans)
- Des Technologies vers l'artisanat = noyés sous les outils et les nouveautés
- Utilisation au max du gratuit (logiciel)

Contrainte & Créativité

Dans mes ateliers, comme dans mes productions, j'ai toujours été saisi par un paradoxe. On a à notre disposition une telle profusion d'outils pour créer des musiques (instruments, logiciels, VST, contrôleurs, effets, synthés...) que face à cette infiniment grand, on est en quelque sorte presque face au vide. Les possibilités sont infinies, et perdus dans cet océan des possibles, notre créativité peut vite se retrouver noyée. Au fond, avec le recul, je me rends compte qu'en atelier ou dans ma pratique professionnelle ou dans la vie en générale, plus j'ai eu à faire face à des contraintes, du peu, du manque

et plus j'ai non seulement dû être créatif, mais plus les réalisations ont de la personnalité. Comme si elles transpiraient toute l'énergie, la force et l'inventivité pour les faire naître. Quel que soit la discipline ou la forme de mon atelier, j'essaie toujours de partir de contraintes fortes. Cela n'a pour moi aucun intérêt d'utiliser comme outil le meilleur logiciel, le meilleur micros, plug de Mastering ou synthé modulaire... Ce qui compte c'est que cette situation d'atelier les emmène à stimuler leur créativité, les faire se dépasser pour qu'il en saisisse l'essence et le principe afin de pouvoir plus tard le réinjecter dans n'importe quelle autre situation qu'ils auront à traverser. Par l'expérience de l'atelier, ils font l'expérience de travailler des matières qui résistent. D'autres sortes de matières leur résisterons dans la vie, mais ils auront cette première démarche ou toutes celles qu'ils pourront inventer pour y faire face.

Par ailleurs, les contraintes sont aussi des déclencheurs. Prenons l'exemple d'un atelier d'écriture. Si je dis « vous avez une heure pour écrire un texte », il ne se passera pas grand-chose. Alors que si je propose pleins de petits jeux qui chacun comporte des contraintes, consignes énigmes simples à résoudre, ils vont se nourrir d'outils, de mots, d'idées et de matières premières. Non seulement j'instaure ainsi un rapport ludique à l'écriture, mais les contraintes font naître aux travers de la créativité tout un tas de choses : il n'y aura plus qu'à créer des liens entre elles pour aboutir à des textes plus évolués.

Des technologies à l'artisanat

Rapport aux outils / rapport au monde et aux autres. Un peu à l'image de nos réseaux sociaux ou nos nouvelles manières de communiquer. Les outils et la vitesse sont immense mais pour communiquer quoi et quelle est la qualité des rapports humains engendrée ?

On m'a régulièrement dit que la MAO n'est pas de la musique. Comme si la musique provenait uniquement d'un type qui joue d'un instrument de musique avec virtuosité et que le reste, bah on sait pas trop ce que c'est. C'est évident, comme une guitare n'est pas de la musique : ce ne sont que de simples outils au service d'un travail musical. Et il en existe d'autres : la lutherie (sauvage ou non), les pratiques instrumentales, les théories musicales, la voix, le Beat Box, les percussions corporelles... Les aspects techniques (savoir...) sont aussi des outils puissants, mais dans une sorte de « toute puissance » car ils apparaissent comme critères d'évaluations de ce qu'est « haut ou bas ». Ils forment une sorte de lobby, elles semblent impossibles à apprendre hors d'un cadre académique, dans la vie en faisant. Et elles semblent aussi se transférer sans lien vers la matière, le réel, du sens... Cela revient un peu à « insérer du contenu dans un contenant », un peu comme la spécialisation du savoir scolaire ou universitaire et comme le disais très bien Monsieur Vian, « Tant va la cruche à l'eau, qu'elle se casse ». Quoi qu'il en soit depuis des siècles, les hommes ont cherché et construit de nombreux outils pour produire des sons ou de la musique, la M.A.O n'est qu'une sorte de « couteau suisse ».

Outils comme une fin en soi : Courses matos, courses à la technique, vitesse d'exécution tout cela ne sont que des outils, la question est après de savoir ce qu'on en fait ? C'est comme dans la vie de tous les jours quel rapport aux outils quotidien (voitures, démocratie, ...)

L'outil pierre ou feu de l'homme préhistorique à la découpe laser.

Art du recyclage, de la récupération

Utiliser des matières premières provenant de nos **déchets, d'objets trouvés ou abandonnés** pour créer de la musique, permet non seulement de leur donner une seconde vie, mais en plus de poser un regard autre sur ce nous jetons.

Concernant les objets provenant de la **nature** (bois, brindilles, feuilles, cailloux, herbes, eau, vent...),

Concernant les objets du **quotidien** (brosse à vaisselles, passoirs, par à fromage, clignotant de voiture, bruit d'essuie-glace, pot de riz, cafetière, page de livre qui se tourne, ouverture de porte...)

L'art difficile de ne presque rien faire⁵

Expérimenter une situation, où l'on va prendre le temps du cheminement, du temps perdu qui créer, invente. Sortir du rapport à la vitesse / projet.

Chercher des sons sans but, au hasard, en flanant. Il y a certains ateliers ou beaucoup de choses se sont jouer dans une pause café. Dans un espace non défini, un endroit pas prévu se produit parfois justement de l'imprévu. en marge de tout. Expérimenter le bienfait et la nécessité du flannage, de creuse des routes, se perdre, c'est dans ce chemin que se joue un principe pour trouver les choses. Comprendre ce principe est souvent un peu difficile car les normes qui nous régissent explique le contraire. Il faut être propre, productif, efficace, travailler plus, gagner plus et ainsi être heureux.

Sortir du rapport ou pour avoir l'impression d'avoir travaillé, il faut produire une musique. Il faut produire du projet.

« L'atelier permet aux publics de s'exprimer »

J'ai toujours le poil qui se dresse quand j'entends ou lis ce genre d'affirmation. J'ai toujours trouvé cette expression sonner faux sans que je puisse l'expliquer.

Passage de frontière entre créer produire transmettre diffusion Artisanat et technologie

Dans cette route, circulent des compétences, des sens et des trucs qui nous travaille et nous transforme.

Au-delà de l'expression, l'atelier permet de vivre une expérience. Et dans la vie, c'est les expériences que l'on traverse qui nous façonnent. Simplement, ainsi configurer non seulement l'atelier transfert des compétences, techniques, s'exprimer... mais fondamentalement nous fais sentir sous les doigts « cela semble toujours impossible, jusqu'à ce qu'on le fasse » en tout cas dépasser les frontières qu'on se fixait et ça globalement dans la vie c'est très utile. Je trouve que c'est une expérience à faire qui pourra nous servir dans beaucoup d'autre situation.

J'ai souvent entendu dire que ce qu'il y a de bien dans les ateliers, c'est que les publics peuvent s'exprimer. Et grâce à ce travail d'apprentissage de l'expression, ils vont aller mieux. Leurs

⁵ Denis GROZDANOVITCH, Edition Denoël, 2009

problématiques sont s'en trouvée résolues. Mais si je regarde mon parcours, j'ai toujours eu des groupes et des pratiques artistiques ou culturelles où j'ai largement pu m'exprimer, faire des trucs comme ça. Mais en y réfléchissant en profondeur, ce n'est pas l'expression en elle-même ou les pratiques artistiques qui m'ont aidé ou transformé mais ce qu'elles ont engendré : des expériences et des aventures humaines. Et c'est bien différent, car très concret. Avoir une pratique artistique à engendrer que je me suis retrouvé dans tout un tas de projets collectifs avec discussion, dépassement que cela engendre. Tourner en groupe, rencontrer des gens, voyager, avoir des discussions avec des hippies à 4h du mat dans un festival perdu aux milieux des montagnes. C'est la somme de toutes ces expériences qui m'ont transformé, fait avancé et non pas simplement le fait de s'exprimer. Si on applique cela à un atelier, cela me pose question : si l'atelier est juste un lieu d'expression qui s'ouvre puis se referme quelques heures plus tard : les expériences qu'il engendre me semble ainsi sacrément limitées et les supposés bienfaits ou grandeurs des pratiques culturelles de la même veine. C'est les expériences que l'on fait que nous construisent.

Bien sûr que s'exprimer est important, mais ce n'est pas suffisant. C'est les expériences et les aventures que cela engendre. L'un ne va pas sans l'autre et son indissociable.

Celle-là est bien atroce et dans le fond assez dangereuse :

1 – On affecte aux ateliers une sorte de pouvoir qu'ils n'ont pas

2 – En pensant mal, on les configure mal

3 – On met en place la même démarche dominante, quelle pédagogie pour tel type de public, de savoir ce qui est bon ou pas à la place du participant, de savoir comment faire les choses ou pas pour les publics cibles qui ont déjà suffisamment de problèmes qu'ils savent pas ce qui est bien ou pas pour eux.

Œuvre Humaine et Musicale

La pédagogie

J'ai toujours eu une intuition curieuse face aux choses de la pédagogie. Si je m'en réfère à mon expérience, j'ai autant évolué dans des situations pédagogiques claires (école, cours de musique...) où j'ai appris des choses. Mais j'ai dû vivre autant de situations improvisées, à l'inverse de la pédagogie (discussions, expériences, apprendre sur le tas en faisant, observer un concert..) qui m'ont aussi tout appris. C'est un équilibre entre les deux.

Ados, en allant à des concerts, en observant des types jouer, j'ai aussi énormément appris bien qu'aucune pédagogie n'était mise en place. Ils m'ont donné une envie très forte de faire pareil, j'ai supputé qu'ils faisaient, ainsi ou ainsi, j'ai cherché, j'ai essayé, je suis retourné en voir, j'ai posé des questions, j'ai re essayé... Bref, comme dans le règne animal, par mimétisme et conjectures tu fais des expériences qui t'enseignent.

Si la pédagogie est un outil fort utile, il y a tout un pendant de chose qui ne s'acquiert pas avec elle. Il existe nombreuses situations non « pédagogiques » qui pourtant font circuler bien des choses. Du coup la pédagogie c'est bien, si on l'oublie un peu par moment.

Modifications des représentations

Modification des représentations (des autres, de soi, du monde) en se confrontant à d'autres visions. Peut-être.

Pédagogies = outils pour transmettre. L'art et la manière de transmettre qqch

Le Jeu & Défi Battle pour transmettre

Je me demande souvent...

A quoi ça sert les histoires ?
Et les trucs avec la contrebasse ?
Je vois bien à quoi sert un aéroport,
Un aspirateur ou un frigidaire,
Mais une contrebasse ?

Et toutes ces choses,
Qui valent des pas à mille temps,
Dans des coins,
Sous nos caboches.

Personne ne pose plus la question pour les villes.
A quoi ça sert une ville ?
Elles tournent depuis si longtemps.
Nous naissons convaincu,
Que les passants sont pressés.
Que les présidents sont grands.
Pendant que les marchands marchandent.
Ainsi vont les choses.

Les grands boulevards crient « Il faut avoir sa maison ».
Ils donnent un sens aux bousculades dans les grands magasins.
Pousser la vieille pour un petit haut en solde, à bretelles rose.
Arracher les arbres,
« Pour que votre chez vous ne ressemble qu'à vous ».
Et tant d'autres trucs encore,
Qui plient les lignes à l'horizon.

Je crois que c'est tout ça,
Que le contrebassiste contrebasse.

Il dit : c'est curieux.
Il dit :
Il y a en moi un passant et un cœur qui cogne.
Il y a en moi une ville qui tourne et une valse à mille temps.
Il dit :
Il y a en moi un homme qui a faim et un qui rêve.

Mais si je peux encore me tenir droit,
Me construire et me façonner
C'est qu'entre les deux,

Il y a la contrebasse.

« C'est ce que je fais qui m'apprend ce que je *cherche* »⁶

"L'artisan sait toujours où il va. L'artiste, pas forcément"⁷

⁶ Pierre SOULAGES

⁷ Pierres SOULAGES